

Dossier — Le grand malentendu Le point sur le cinéma québécois

Marie-Claude Loiselle

Number 116-117, Summer 2004

Le grand malentendu : le point sur le cinéma québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loiselle, M.-C. (2004). Dossier — Le grand malentendu : le point sur le cinéma québécois. *24 images*, (116-117), 5–7.

dossier

le grand malentendu

Le point sur le cinéma québécois

Le grand malentendu : la formule n'est pas que provocatrice. Elle témoigne de ce que les succès de la dernière année ont révélé de tensions et de dichotomie dans l'idée qu'on se fait du cinéma au Québec, mais également dans la perception de l'effet réel, sur l'équilibre de notre cinéma, de ces réussites commerciales sans précédent.

Mais qu'est-ce qui a tant changé au royaume du cinéma québécois depuis quelques mois? Le terme de « cinéma de qualité », galvaudé depuis des années par les représentants des institutions, est toujours sur toutes les lèvres et la course au scénario idéal continue de hanter les officines de nos gestionnaires du septième art, comme elle le faisait déjà depuis *Le déclin de l'empire américain*... Prétendre que les films sont tout simplement « meilleurs », ce serait ou bien croire en la découverte soudaine de cette fameuse recette infallible, qui n'exigerait plus désormais que le recours au « copier-coller » pour répéter la prouesse, ou alors, qu'il s'agit d'un phénomène purement circonstanciel, qui appelle alors beaucoup plus de circonspection dans le bilan des derniers mois. Troisième hypothèse : cette succession de succès commerciaux n'a rien à voir ni avec une quelconque recette miracle, ni avec le hasard de circonstances favorables, mais essentiellement avec les moyens promotionnels mis en œuvre, qui situent aujourd'hui le budget de sortie d'un film entre 600 000 et 1 M\$ – du moins pour les deux ou trois distributeurs qui dominent le marché.

Que l'une ou l'autre de ces trois propositions soit la bonne – ou même une combinaison des trois –, ce qui nous a tant fait célébrer le cinéma québécois ces derniers temps ne constitue en rien une preuve de la santé ou de la maturité de notre cinématographie. La maturité est quelque chose qui s'acquiert peu à peu, de façon presque impercepti-

ble, en érigeant des assises durables. Or, ce qui vient d'arriver à notre cinéma est trop subit pour être solide et, quoi qu'il en soit, ne repose précisément que sur une recherche du résultat fulgurant et immédiat : sur l'éphémère. Or, quelle cinématographie forte peut prétendre se construire sur l'éphémère?

En réalité, un seul point échappe au malentendu. Que la réussite commerciale des films des derniers mois ait permis de venir à bout de préjugés tenaces de la part du public québécois à l'égard de son cinéma n'est pas négligeable; et que des gens choisissent maintenant un film « parce qu'il est québécois » plutôt que de le choisir justement parce qu'il ne l'est pas ne peut que nous réjouir... mais à la seule condition que ce changement de perception puisse servir l'ensemble de la production d'une cinématographie *riche et diversifiée*. Or, c'est précisément cette richesse (de contenu) et cette diversité qui, aujourd'hui plus que jamais, est menacée.

C'est à partir de ces réflexions que s'est élaboré le présent dossier, dont le propos déborde largement le cadre de ces questions pour s'interroger également sur le sens et la portée d'un grand nombre de films de la production québécoise récente. Qu'est-ce que ces films nous disent (et que disent-ils de nous, Québécois) et par quels moyens? Voilà donc l'amorce d'un bilan, toujours à faire, jamais définitif.

Marie-Claude Loiseau

Tous les films ne naissent pas égaux

par André Roy

On l'a entendu dire partout : l'année 2003 a été la meilleure du cinéma québécois. Il se porte bien, ce cinéma, il a enfin, s'exclame-t-on sur les plateaux et dans les médias, la faveur de son public, les Québécois. Avec plus de spectateurs, plus de films, c'est vraiment l'embellie. Tout irait donc très bien. Avec l'aide gouvernementale (Téléfilm Canada et Sodec), qui vont de la préproduction à la promotion, l'aide indirecte (crédits d'impôts, programmes de diffusion) et les avances des chaînes de télévision, le cinéma québécois semble se consolider – au risque pourtant d'une

phagocytose et d'une glaciation rapides. Phagocytose du cinéma d'auteur (personnel, indépendant) avant tout, entraîné malgré lui par la tentation du succès à tout prix. Glaciation : un, deux, trois échecs, le public qui fuit, et tout sera remis en question, les projets audacieux et marginaux plutôt que les projets formatés par quelques grands de l'industrie fortement appuyés par les institutions. Mais tout ce qui est arrivé de si merveilleux en 2003, flattant la propension des Québécois à se croire les meilleurs au monde (voir la Soirée des Jutra), n'a pourtant pas arrêté la

mainmise du cinéma américain¹, ni fait baisser sa fréquentation. Victoire à la Pyrrhus? La fable de La Fontaine, « La grenouille et le bœuf », pourrait bien se vérifier *in vivo* assez tôt. On verra si les succès fracassants de l'an dernier se répéteront. *Dans une galaxie près de chez vous* et *Monica la mitraille* sont partis sur les chapeaux de roue; *Le papillon bleu* et *Le dernier tunnel* se sont bien défendus; plusieurs films ont pourtant traîné la patte, comme *Dans l'œil du chat* ou *Vendu*. Rien n'est jamais sûr, surtout à long terme.

En quoi le Québec serait-il différent des autres cinémas nationaux qui vont de crise en crise (qu'on pense au cinéma italien, depuis longtemps nécrosé, au cinéma français, menacé par ses diffuseurs télé qui ne veulent plus y investir comme avant, ou au cinéma portugais, qui vient de voir tout son système de production perturbé, au point qu'un Manoel de Oliveira ne peut plus tourner dans son propre pays) et peinant comme avant dans leur résistance au rouleau compresseur du cinéma hollywoodien? Les recettes au box-office ne sont pas synonymes de santé, encore moins de qualité (malgré ses énormes profits, *Un homme et son péché*, de Charles Binamé, sorti fin 2002, reste et restera un très mauvais film). Et le succès n'est pas garant de l'avenir. Voilà le grand malentendu que le milieu, aidé par les journalistes en fidèles supporters de tous ceux qui roulent sur l'or, a entretenu durant toute l'année.

Pourtant, on devrait le savoir depuis que le cinéma est né : il n'existe pas une recette unique — ni de scénarios bétonnés, ni de genres invariables, ni de règles fixes — pour fabriquer un succès. La meilleure politique d'aide (ce que laissent croire les fonctionnaires de Téléfilm Canada) n'accouchera pas automatiquement d'une performance au guichet. C'est ce qu'on ne semble pas avoir compris, même chez les indépendants, car, justement, tout le monde a adopté une recette, c'est-à-dire une manière de produire les films, imposée d'ailleurs par les institutions étatiques. Le problème : il n'y a pas d'alternative aux processus de production et de diffusion, tous les projets s'engouffrant dans le même couloir, de la demande de scénarisation à la promotion en passant par le respect des critères dits culturels et les garan-

La meilleure politique d'aide [...] n'accouchera pas automatiquement d'une performance au guichet. C'est ce qu'on ne semble pas avoir compris, même chez les indépendants, car, justement, tout le monde a adopté une recette, c'est-à-dire une manière de produire les films, imposée d'ailleurs par les institutions étatiques.

ties demandées par les corporations. Il n'y a pas de véritable programme sélectif, ce qui est profondément injuste pour un prototype (en gros, un film d'auteur) à cause de l'inégalité des chances que créent les disproportions dans les enveloppes d'aide (qu'on pense seulement aux enveloppes automatiques, par exemple). Mais comme tous, petits et grands, doivent prendre la même filière, eh bien, ce sont les petits qui en font les frais — et les projets mort-nés de s'accumuler.

Prenons un exemple, *Jack Paradise* signé Gilles Noël, auteur de *Erreur sur la personne*, plutôt bien et ayant eu bonne presse, qui voit ainsi son deuxième long métrage réalisé neuf ans après le premier. Le film est produit par Nanouk Films et Verseau International et est distribué par K Films Amérique, c'est-à-dire par des joueurs moyens, des « mineurs » si on considère que nos « majors » à nous sont Max Films,

Cité-Amérique et Cinémaginaire (côté producteurs) et Alliance Atlantis Vivafilm et Christal Films (côté distributeurs). Un sujet en or : quarante ans d'histoire du Québec vues à travers la carrière d'un musicien de jazz. L'investissement de fonds publics a été proportionnel aux possibilités financières des deux maisons productrices, donc sous-financé compte tenu que le film était une reconstitution historique — d'où un manque de moyens visible à l'écran (décors claustrophobiques, changements d'une époque à l'autre à peine perceptibles, etc.), le cinéaste tablant, pour compenser le manque d'argent, sur la création d'une atmosphère grâce à la musique mais également à une brochette de bons acteurs (dont Roy Dupuis, une vedette, une vraie). K Films Amérique est parvenu à mettre une somme faramineuse — si on tient compte de la taille de l'entreprise —, soit un million de dollars dans la mise en marché (on a même organisé une tournée avec un Jack Paradise Tour Band!). Rien à faire, le public n'a pas suivi. Car tout était perverti d'avance. Ayant mis le doigt dans l'engrenage, les productrices Annick Brault et Aimée Danis et le distributeur Louis Dussault ont dû faire comme les dominants actuels (les majors identifiées plus haut). Au fil d'arrivée : un film tronqué (on sent, en le voyant, que tout a été rogné) et une exploitation restreinte parce que la production et la diffusion ont été littéralement moullées dans le système en vigueur, toute la palette des fonds ayant été couverte, des institutions de financement aux diffuseurs télé, dans une logique terrifiante où, en amont, répétons-le, les fonctionnaires ont droit de vie ou de mort sur un projet — et gare à qui ne veut pas entrer dans le rang, il passe à la trappe (voyez ce qui est arrivé à André Forcier, qui, après sept ans d'at-

tente et de refus, a décidé de produire un long métrage à compte d'auteur en hypothéquant tout ce qui lui appartenait). Par ce moulage on a créé une fausse égalité entre les films.

D'un point de vue microéconomique, celui propre au film de Gilles Noël, tout a bien marché si on peut dire (il a été fait et il est sorti). Du point de vue macroéconomique, soit sur l'ensemble des productions prenant l'affiche, **Jack Paradise** est toutefois une catastrophe, catastrophe dont sont victimes la majorité des films d'ici, de la fiction au documentaire, et qui ira en s'aggravant en raison de du système d'exploitation actuel, dans lequel les films singuliers ont de moins en moins d'espace sur des écrans appartenant avant tout aux Américains, propriétaires de salles qui empêchent les recettes des films québécois et diffuseurs ayant une politique de préférence (dates et nombre de sorties) pour les productions de leur pays.

*D'un point de vue microéconomique, celui propre au film de Gilles Noël, tout a bien marché. Du point de vue de l'ensemble des productions prenant l'affiche, **Jack Paradise** est toutefois une catastrophe, catastrophe dont sont victimes la majorité des films d'ici, de la fiction au documentaire, et qui ira en s'aggravant en raison du système d'exploitation actuel.*

Existe-t-il des solutions pour sortir de cette impasse, de cette course au succès si contre-productive pour la diversité du cinéma en général et si dommageable pour le cinéma d'auteur en particulier? La lettre des cinéastes en colère, du 16 décembre dernier, était le signe d'un

réveil encourageant. Mais ces derniers devront toujours garder en tête que tous les films ne naissent pas égaux. Il doit y avoir plusieurs manières, variables mais cohérentes, pour que chaque long métrage trouve sa place et son public (même limité). Il est permis d'espérer qu'ils les découvriront ensemble et les imposeront, avec tous les autres qui croient au cinéma québécois. David a tout de même un jour gagné contre Goliath. ◀

1. Celui-ci a encore accaparé 78 % de parts de marché, contre 80 % en 2002 et 75 % en 2001.



Jack Paradise de Gilles Noël.

Photo : Céline Lalonde